

Mehran ZENDEHBOUDI

Maître de conférences à l'Université Ferdowsi (IRAN)

Enseignant-chercheur invité de l'Université de Paris-X Nanterre
CERT (Centre d'Etudes et de Recherches en Traductologie ; Paris-X)

MoDyCO (Université de Paris X-Nanterre)

Pour une épistémologie de la traductologie

Résumé :

Une épistémologie de la traduction, selon J.-R. Ladmiral, ira à déterminer le statut théorique du savoir traductologique. Il s'agit de savoir, plus précisément, « quel type de discours convient-il de tenir sur la traduction. ». Nous essaierons d'abord de voir quels sont les enjeux de la traduction dans le monde d'aujourd'hui et dans tous les siècles. Ensuite, nous nous arrêterons quelques peu l'objet même de la traductologie, récente discipline au sein des sciences humaines, avant d'arriver finalement à l'analyse des quatre genres de discours que distingue Jean-René Ladmiral sur la traduction.

Mots-clé : Traductologie, épistémologie de la traduction, traduction philosophique, textes sacrés.

1. Le problème de traduction et traduction comme problème

Avant la naissance de la traductologie, les problèmes de la traduction étaient en général traités par les linguistes. Ces travaux étaient en nombre très limité. Ceci jusqu'au point que les *Problèmes théoriques de la traduction*¹ de Mounin en France et publiés en 1963 sont l'un des premiers ouvrages sérieux en la matière jusqu'à cette date.

J.-R. Ladmiral dénonce la situation qui reconnaît la traduction comme une activité subalterne et marginale. Sur la quasi-totalité des

¹ G. Mounin, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Préface de Dominique Aury, Paris, Gallimard, 1963. (Désormais dans cette étude : « *Les problèmes théoriques...* »).

couvertures des livres traduits en France et dans beaucoup d'autres pays ne figure même pas le nom du traducteur, comme s'il n'existait pas! Le travail du traducteur aux yeux des profanes paraît à peine plus important que celui d'un dactylo et il est rarement considéré comme un travail intellectuel de premier plan. Il y a une estime sociale beaucoup moins importante aux traducteurs qu'aux écrivains. La tâche de J.-R. Ladmiral consiste à présenter la traduction, avec une centaine d'articles et un livre important sur la question, comme un travail philosophique et intellectuel à part entière. Certes, il est des cas où la traduction n'appelle pas une réflexion sérieuse et philosophique, comme c'est le cas pour quelques genres de traduction, la traduction des notices d'appareils électroménagers, par exemple. Mais, dès lors qu'on traduira des grandes œuvres littéraires, philosophiques ou théologiques, il est bien clair que les enjeux changent. C'est le statut du texte qui est mis en question. Le lecteur du Coran traduit aura beaucoup de peine à accepter le texte traduit pour la « vraie » parole divine et la plupart des musulmans lisent le Coran dans sa version originale, en l'occurrence, l'arabe.²

Pour la Bible également il y a de grands enjeux. Nous n'ignorons pas qu'il y a plusieurs traductions de la Bible et qu'il s'agit du livre le plus traduit du monde. « Impossible de parler de la traduction en faisant l'impasse sur les textes bibliques, que l'on soit croyant ou non, ne serait-ce que parce qu'ils ont été et continuent d'être, de très loin, l'objet de la plus vaste entreprise de traduction de l'histoire de l'humanité : actuellement, la Bible a été traduite dans 2233 langues. Aucun autre texte d'une égale importance ne se décline en autant d'idiomes. A la diversité de langues, il faut ajouter la diversité de versions [...] ».³ L'essentiel est de savoir ce qui est engagé dans ce texte sacré si bien que les traductions renvoient à des postulats théologiques. Il y a une traduction catholique, une traduction protestante, une traduction juive et il peut y avoir une traduction athée (on sait que Henri Meschonnic ne voit dans la Bible que des textes poétiques).

² Cf. J.-R. LADMIRAL, « Pour une théologie de la traduction », in *TTR* (Traduction, Terminologie, Rédaction), Etudes sur le texte et ses transformations, Montréal, N° 2/1990, pp. 121-138. Désormais dans cette recherche : « Pour une théologie... »)

³ M. OUSTINOFF, *La traduction*, Paris, PUF, « Que sais-je », N° 3688, 2003, p. 10.

Or, les textes philosophiques, religieux, littéraires et autres posent des problèmes qui leurs sont propres. En traduisant Nietzsche, l'un des plus grands écrivains de la langue allemande, il y a à la fois les enjeux philosophiques et littéraires à envisager. Outre les enjeux philosophiques comme traduire les concepts basés non pas sur des référents, ni même sur des signifiants, mais sur des signifiés qui n'ont d'autres référents que leurs propre significations, le traducteur aura à traduire un grand styliste allemand.⁴ Donc, il doit choisir dans les innombrables décisions à prendre entre Nietzsche écrivain et Nietzsche philosophe. Comment faut-il traduire Nietzsche? Y aurait-il lieu de prescrire une façon de traduire? Est-ce qu'une traduction peut-être mieux qu'une autre? Et pourquoi? Et puis il y a ce phénomène de la traduction orale, de l'interprétation avec son envergure dans les organisations internationales. L'Europe des quinze constitue théoriquement 110 combinaisons linguistiques. Que va faire l'UE face à l'adhésion de dix nouveaux membres cette année ?

Voilà donc la traduction qui fait problème au premier degré; la traduction en tant qu'une pratique qui rend notamment les textes, les grands textes ou «les œuvres», pour reprendre ce terme bermanien. On peut imaginer que la discipline qui prétend faire de la traduction son objet pose au moins des problèmes qui viennent d'être évoqués. Dans la deuxième partie de la présente recherche nous étudierons de façon plus détaillée les problèmes de la traduction sous divers points de vue en nous appuyant sur une méthode interdisciplinaire.

Une autre question que pose J.-R. Ladmiral dans son discours épistémologique est la suivante: qui peut s'intéresser à la littérature traductologique? Par cette question, J.-R. Ladmiral nous invite à réfléchir sur l'une de ses dichotomies principales: la distinction entre «théorie» et «pratique». Celle-ci sera traitée dans le deuxième chapitre. La réponse paraît simple, ce sont évidemment les praticiens-traducteurs qui seraient amenés à lire les livres théoriques, les articles et les réflexions des théoriciens-traductologues. Cependant la réalité des choses est beaucoup plus compliquée qu'elles ne paraissent. Parce qu'il y a une inflation publicitaire des travaux sur la traduction qui fait qu'en français il y a quelques dizaines de livres et plusieurs centaines

⁴ J.-R. LADMIRAL, « Pour une théologie... »

d'articles, en sorte que les théoriciens sont principalement occupés à lire ceux qui les ont précédés, avant qu'eux-mêmes y ajoutent leur contribution. Cette littérature traductologique a tendance à se développer de façon très rapide. Face à cette inflation théorique, que va faire le traducteur? Une réponse possible, parmi d'autres, est que la réaction du traducteur sera de ne pas prendre en compte cette masse importante de littérature théorique, parce qu'il y a trop à lire et il faudra une compétence de la théorie de la pratique traduisante. On aura d'une part des théoriciens tout occupés à lire les travaux de leurs prédécesseurs et à apporter leur contribution à la traductologie. Et d'autre part on aurait des praticiens-traducteurs situés dans les contraintes du travail à fournir, comme contrainte de temps, de quantité, de qualité, de gagner sa vie etc. Ce sont des contraintes lourdes, dans la mesure où il faut fournir une performance intellectuelle et, la plupart du temps, dans un temps très rapide. Parce que ceux dont la traduction n'est pas le métier et qui n'y ont pas réfléchi ne prennent pas mesure de la lourdeur du travail que le traducteur doit effectuer et ce n'est pas rare le cas où le traducteur a à traduire un document technique d'une cinquantaine de pages pour le lendemain. Notre modeste expérience en tant que traducteur littéraire nous a maintes fois mis devant ce travail embarrassant.

En conséquence, il y aurait ce clivage extrême entre les théoriciens occupés à faire de la théorie sans expérience pratique, et de l'autre des praticiens occupés à la pratique professionnelle sans aucun regard sur la théorie. En même temps, cette situation « absurde et scandaleuse pour l'esprit » Selon J.-R. Ladmiral n'est pas tout à fait illégitime. Il n'est pas faux qu'il puisse exister une discipline qui prenne en compte un objet sans qu'il y ait une application pratique directe. Et il n'est pas illégitime non plus de penser pour une part au moins, il y a une traductologie, nouvelle discipline qui existe « en soi » et qui nous parle d'un objet important : important par la masse de traductions contemporaines, par les enjeux littéraires, philosophiques, esthétiques, théologiques, psychologiques, voire géo-politiques.

Dès lors, on est fondé à produire des réflexions, des critiques, des interrogations sur le phénomène de la traduction et c'est l'ensemble de ces réflexions qui constituent la « traductologie » admiraliennne. Cette

épithète -ladmiralienne- est d'autant plus pertinente pour la traductologie qu'aucun théoricien, linguiste, philosophe ou autre, n'a balisé le champ traductologique comme J.-R. Ladmiral l'a fait. Ses oeuvres constituent ce qu'on pourrait appeler « un classique de la traductologie ».

2.L'objet de la traductologie

C'est une question qui paraît facile, au prime abord, de demander en quoi consiste l'objet de la traductologie. Chacun pourra dire que l'objet de la traductologie sera la traduction et l'ensemble des études menées sur la traduction constituent la discipline traductologique. Mais, en réalité, la réponse est beaucoup plus difficile qu'il ne paraît. Avant de nous arrêter sur cette question, nous ouvrons une petite parenthèse pour voir ce que veut dire la traductologie dans les trois langues où la production du savoir traductologique est la plus considérable ; il s'agit, selon l'ordre alphabétique : de l'allemand, de l'anglais et du français.

J.-R. Ladmiral discerne des connotations différentielles attachées aux termes qui désignent la traductologie, en ces trois langues. «En anglais, la catégorie *Translation Studies* connote l'épistémologie empiriste de la tradition anglo-saxonne et implique par là même une définition très large, en extension, du domaine de la discipline. En allemand, le concept *Übersetzungswissenschaft* pourra être traduit littéralement en français par *science de la traduction* et pourrait, du même coup laisser penser qu'il s'y attache une connotation positiviste ».⁵

Notons ce que veut dire science dans *Übersetzungswissenschaft* allemand. J.-R. Ladmiral note : « Il faut en l'occurrence dilater considérablement le concept. Pour répondre à la question, le traducteur de la philosophie allemande qu'est aussi l'auteur de ces lignes est tenté de se retourner vers sa pratique traduisante et passer par l'intermédiaire du terme allemand *Wissenschaft*, qu'on traduit généralement en français « *science* », a effectivement un sens beaucoup plus large, tellement plus large qu'on peut presque parler d'un sens différent. En français, il s'agit d'un concept bien précis qui désigne un savoir

⁵ J.-R. LADMIRAL, *Approches en théorie...* .

cumulatif et structuré, satisfaisant aux exigences de la méthode expérimentale et de la formalisation logico-mathématique ; c'est une catégorie épistémologique. En allemand, est *wissenschaft* tout savoir ayant une méthodologie propre et définie, et de ce fait tout savoir enraciné dans l'institution universitaire ; c'est plutôt une catégorie historique ou socio-culturelle, voire une catégorie socio-professionnelle. A la limite même, chez certains auteurs encore contemporains comme Heidegger, la théologie est une *Wissenschaft*. »⁶

Le concept « traductologie » en français englobe les deux pôles qui viennent d'être cités: d'un côté l'ensemble des études, des informations, des réflexions, qui portent sur le phénomène de traduction, et puis de l'autre, la volonté de constituer une discipline, presque une science. Dans le sens large, ce qu'entend J.-R. Ladmiral par la traductologie concerne tous les phénomènes et toutes les études qui ont à voir avec la pratique traduisante. Dans le sens restreint, la théorie de la traduction ou certains éléments de réflexions théoriques sur ce phénomène constituent une synecdoque de la traductologie. Selon J.-R. Ladmiral, l'objectif de la traductologie consiste à faire de la théorie de la traduction.⁷

Revenons sur le terme même de traduction. Il y a des divergences de vue sur ce terme qui laissent penser que ce que les uns entendent par la traduction, les autres le définissent comme s'agissant d'un autre phénomène. Chacun entend par traduction, la façon dont il essaye la théoriser. « Il est permis de se demander parfois, écrit J.-R. Ladmiral, si on a bien affaire à un concept, ou si le même signifiant ne renvoie pas là à ce qui serait des homonymes! »⁸ S'il est vrai qu'il y a un consensus sur le *signifiant* de traduction, ce n'est pas le cas pour son signifié. « Traduction » est un terme polysémique qui englobe une multitude de réalités. Nous pensons notamment à trois interprétations de ce terme :

a) la traduction en tant que *produit*, le texte-cible;

⁶ J.-R. LADMIRAL, *Traduire : théorèmes...* . Sur ces questions épistémologiques, cf. J.-R. LADMIRAL, « Le discours scientifique », in *Revue d'Ethnopsychologie*, t. XXVI/n° 2-3, septembre 1971, pp. 153-191

⁷ Nous nous inspirons largement dans ces pages des notes que nous avons prises dans les enseignements théoriques de J.-R. Ladmiral.

⁸ J.-R. Ladmiral, « Traduire, c'est-à-dire... phénoménologies d'un concept pluriel », in *Meta*, vol. XL, n° 3, 1995, pp. 410-420. (Désormais dans cette étude: *Phénoménologies d'un concept...*).

b) la traduction en tant que *processus*, le travail qui aboutit au produit ;

c) la traduction en tant que *réalité sociale*, l'activité d'un acteur social (le traducteur), soumise aux diverses contraintes socio-culturelles (règles, normes, sanctions, etc.).

3. Traductologie autonome ?

Un problème central de la traductologie est son manque d'autonomie conceptuelle et, par conséquent, une scientificité qui est mis en doute. On dit souvent que le traducteur et le traductologue doivent être en mesure de mobiliser des champs de connaissance très divergents. G. Garnier note : « La science de la traduction, on le sait, entretient un réseau serré de dépendances envers nombre de sciences humaines, sinon envers toutes les sciences humaines : linguistique au premier chef, mais aussi communication, anthropologie et sociologie, psychologie et histoire, sciences économiques, théorie de la littérature, etc. ».⁹

Afin de traduire Flaubert, il ne suffit pas d'être bon littéraire, mais il faut avoir des connaissances concernant l'époque, ou, en d'autres termes, être civilisationniste. L'articulation des divers domaines semble une nécessité évidente.

La théorie de la traduction peut essayer de rendre compte de la place instable, mais paradoxalement importante de la traduction à l'intérieur du monde économique et socio-culturel. Elle peut se limiter, explicitement, à l'exploration d'un domaine restreint. Telle est la démarche que G. Garnier décrit en ces termes: « En réalité, l'approche théorique devrait se faire en deux temps, au long d'une direction de spécialisation. A la base se trouve la constatation banale suivante : toute traduction [interlinguale] implique nécessairement des processus de transformation qui sont d'ordre linguistique. La conséquence est inévitable : la théorie de la traduction est l'application, à cet ensemble particulier de processus, de la théorie linguistique. Autrement dit, la hiérarchie serait la suivante : élaboration d'une théorie linguistique

⁹ G. GARNIER, *Linguistique et traduction*, Caen, Paradigme, 1985, p. 29. (Cet ouvrage sera cité dorénavant avec l'abréviation : *Linguistique et...*).

générale, puis mise en application, d'abord à la description particulière des deux langues considérées, ensuite à l'analyse des processus de transformation de l'une en l'autre. Dans un deuxième temps seulement interviendrait la prise en compte des problèmes spécifiques liés à la nature du texte à traduire. On est alors tout à fait fondé à dire que la théorie de la traduction littéraire s'inscrit- ou intègre, la question serait à discuter- dans la théorie générale de la littérature.»¹⁰

G. Garnier propose donc certains problèmes linguistiques de la traduction, mais il évite, de façon plutôt habile, de poursuivre jusqu'au bout son propre raisonnement, qui est d'inclure dans les problèmes préalables le rapport texte-langue-culture, la lecture, la destination et, bien sûr, l'équivalence. Il remarque qu'une théorie sémantique solide est nécessaire, mais l'intègre au sein d'une linguistique générale.

Nous ne voulons ici que soulever un problème que nous aurons à aborder dans toute la deuxième partie de notre recherche, à savoir : l'interdépendance de la traductologie avec plusieurs autres champs disciplinaires. Malgré la richesse qu'apportent d'autres disciplines à la traductologie, nous constatons une sorte de flou sur l'arrière-plan conceptuel des théories. Ce problème ne résulte-il pas, justement, de l'ambiguïté du statut de la traductologie en tant que discipline autonome ?

Si nous parlons du *flou de l'arrière-plan conceptuel*, notre propos n'est pas de mettre en question la nécessité de la phase de « bricolage conceptuel », mais de mettre en relief l'extrême complexité de la traduction.¹¹

Concernant l'autonomie de la traductologie, J.-R. Ladmiral écrit déjà en 1979 dans son ouvrage fondamental, *Traduire : théorèmes pour la traduction* : « La constitution de la traduction en sous-discipline autonome sinon indépendante de la linguistique devrait aider à la constitution d'équipes d'enseignants-chercheurs spécialisés qui soient en mesure dans un premier temps d'organiser systématiquement la « réception » de ces informations scientifiques et d'en faire un *bilan didactique* (susceptible à son tour d'être réinjecté dans la didaxie linguistique générale) ; dans un second temps (peut-être simultanément), il

¹⁰ G. GARNIER, *Linguistique et ...*, p. 35.

¹¹ Sur le « bricolage conceptuel » que nous reprenons de J.-R. Ladmiral, voir *infra*.

s'agira d'entreprendre une véritable *synthèse théorique* ou *scientifique* qui permettra d'articuler de façon systématique et exhaustive ce domaine d'autant plus vaste qu'il est éparpillé, d'élaborer les hypothèses et concepts théoriques spécifiques nécessaires et de fonder ainsi une *science de la traduction* qui soit une branche à part entière de la linguistique, elle-même élargie et approfondie ».¹²

Parmi les problèmes généraux qui se posent en traductologie, citons : l'éternel problème de la fidélité, de la formation, du statut social du traducteur, des différences entre traduction et interprétation, entre traduction littéraire et non littéraire (technique, pragmatique, scientifique), de la relation entre traductologie et les autres disciplines, de la recherche d'une théorie générale de la traduction, ainsi que les problèmes spécifiques se posant dans la traduction d'une langue donnée à une autre langue, des questions techniques sur la traduction de différents genres littéraires et des problèmes méthodologiques dans la recherche traductologique.

4. Les quatre âges de la traductologie

Après avoir étudié, dans un premier temps le sens que donne J.-R. LADMIRAL à la traductologie, nous analysons maintenant, ce qu'il appelle son « quatrain traductologique »¹³. L'auteur regroupe tous les discours tenus sur la traduction sous quatre catégories générales d'où, encore une fois, la manifestation de son talent lexicologique en créant joliment l'expression « quatrain traductologique ».

Dans cette typologie des discours traductologiques le théoricien de la traduction distingue essentiellement quatre discours sur (ou, pour) la traduction. Cette distinction ne privilégie pas l'aspect diachronique, mais tente de faire travailler les concepts. A l'arrière-plan de cette typologie existe la préoccupation philosophique « de passer de la *phylogenèse diachronique d'une histoire de la discipline* à l'*ontogenèse didactique et méthodologique d'une progression pédagogique.* »¹⁴ Cette

¹² J.-R. LADMIRAL, *Traduire : théorèmes...*, p. 259.

¹³ J.-R. LADMIRAL, *Traductologiques*.

¹⁴ J.-R. LADMIRAL, *Approches en théorie...*

méthode de classification des discours traductologiques entreprend de « dé-diachroniser » ces quatre âges de la traduction en les considérant plutôt comme une synchronie des modes discursifs ou cognitifs. J.-R. Ladamiral appelle cette classification son « quatrain traductologique », puisque les désignations qu'il a retenues pour étiqueter ces quatre approches riment deux à deux. C'est ainsi qu'il distingue :

- une traductologie normative ou prescriptive ;
- une traductologie descriptive ;
- une traductologie scientifique ou inductive ;
- une traductologie productive

4.1. La traductologie prescriptive¹⁵

J.-R. Ladamiral appelle le premier âge de la traductologie « prescriptive » ou « normative ». C'est à l'instar de l'opposition liminaire que les linguistes campaient entre une grammaire traditionnelle, encore normative ou « prescriptive », et une linguistique naissante « descriptive ». Il y range les œuvres de haute volée spéculative, qui peuvent être d'inspiration littéraire ou d'obédience philosophique, comme les travaux essayistiques d'un *Walter Benjamin*, d'un *Henri Meschonnic*, d'un *Valéry Larbaud*, d'un *José Ortega y Gasset*, ou d'un *George Steiner*... Outre ces œuvres importantes, J.-R. Ladamiral range les œuvres moins importantes voire « subalternes » sous le même chapeau, comme les manuels de traduction les plus traditionnels, aide-mémoire, mémentos, vade-mecum et autres... .

Les travaux qui viennent d'être cités ne nous paraissent pas de la « traductologie » *stricto sensu*. Il y a des règles pour le traducteur, on lui dit ce qu'il doit faire et ce qu'il ne doit pas faire, mais ce ne sont que des exemples tirés d'une pratique personnelle qu'ils essaient de généraliser et d'en faire une « recette » pour les traducteurs. J.-R. Ladamiral écrit : « Pour aller vite, je dirai que ces travaux ressortissent au stade pré-linguistique d'une réflexion sur le langage qu'on pourra dire idéologique ou philosophique, en ce sens très large (et même un peu péjoratif). Au vrai, ce n'est plus la majorité de la littérature qui se

¹⁵ Les réflexions de ces pages sont inspirées dans une large mesure de deux articles déjà cités : 1- *Traductologiques*, 2- *Approches en théorie*... .

produit maintenant sur la traduction: j'y verrai volontiers la traductologie d'avant-hier.»¹⁶

On peut sans difficulté remarquer que cette catégorie est fourre-tout, puisque l'auteur y a subsumé, comme l'écrit lui-même « non seulement des ouvrages pédagogiques, mais encore des travaux littéraires traditionnels, prodiguant les conseils empiriques les classiques, et même certains opuscules philosophiques touchant la traduction.»¹⁷ La dénomination « prescriptive » qu'avait choisie Ladmiral en 1987 est révisée en 1999 lors d'un colloque international tenu à Beyrouth sous l'intitulé « Traduction : approches et théories ». Il remarque en effet : « sans doute le titre de traductologie *prescriptive* que j'avais retenu, ne convient-il que très imparfaitement à une telle philosophie de la traduction. On notera toutefois que les professions de foi littéralistes de théoriciens *sourciers* comme Walter Benjamin, Henri Meschonnic ou Antoine Berman prennent en général la forme d'affirmations péremptoires, dont le caractère normatif, voire prescriptif, est proprement manifeste [...]. »¹⁸

4.2. La traductologie descriptive:

Le deuxième type de discours sur la traduction est constitué par l'essentiel de ce qui se publie actuellement et *grosso modo* depuis la Seconde Guerre Mondiale. Dans l'esprit de l'opposition qui vient d'être citée, J.-R. Ladmiral l'appelle la « traductologie descriptive ». Ce discours fait allégeance avec la linguistique. Il s'agit plutôt de la linguistique appliquée que de la traductologie proprement dite. J.-R. Ladmiral cite dans cette catégorie les travaux de Jean-Paul Vinay, Jean Darbelnet, Jacqueline Guillemin-Flesher, Michel Ballard, George Mounin, John C. Catford, etc. La raison pour laquelle J.-R. Ladmiral réunit tous ces travaux sous la même catégorie, c'est qu'ils réunissent les éléments d'une description et ils procèdent *a posteriori*. J.-R. Ladmiral voit en cette traductologie, la « traductologie d'hier ». Ce n'est pas pour des raisons historiques que ce type de discours est qualifié de traductologie d'hier, mais parce que J.-R. Ladmiral pense qu'il ne sera

¹⁶ J.-R. LADMIRAL, *Traductologiques*.

¹⁷ J.-R. LADMIRAL, *Approches en théorie...*

¹⁸ J.-R. LADMIRAL, *Approches en théorie...*

plus maintenant dans cette direction que doit se faire l'essentiel des recherches sur la traduction. Nous revenons sur ce point après avoir décrit brièvement ces quatre discours, ou démarches théoriques.

Cette traductologie est fort utile pour les formateurs des traducteurs dans leur démarche pédagogique. « Procédant *a posteriori* à des analyses linguistiques plus ou moins comparatives de textes existants- texte-source et texte-cible- elle pourra à tout le moins contribuer au *perfectionnement linguistique*, c'est-à-dire à cette (re-)mise à niveau en langue qui reste un élément dont la formation des traducteurs ne saurait faire totalement l'économie : tant il est vrai que, dans la pratique, il n'est guère possible de maintenir en toute rigueur le principe de cette « orthodoxie » pédagogique qui voudrait que l'enseignement de la traduction proprement dit ne pût commencer qu'une fois acquise parfaitement la maîtrise des langues de travail utilisées par le futur traducteur. »¹⁹ Dans la note trente du même article l'auteur n'exclut pas que la traductologie descriptive puisse aussi servir à l'enseignement de la traduction elle-même.

4.3. La traductologie productive :

Le troisième discours dans lequel se classe justement J.-R. LADMIRAL lui-même est la « traductologie productive ». En attendant la traductologie « scientifique » la nécessité de gérer au jour le jour cette pratique importante a conduit le traductologue à fonder la traductologie productive. Ses théorèmes²⁰ en sont un exemple privilégié. A l'instar de Descartes qui se formait une morale par provision, J.-R. LADMIRAL construit la « traductologie productive » pour arriver finalement à la traductologie scientifique : « Afin que je ne demeurasse point irrésolu en mes actions pendant que ma raison m'obligerait à l'être en mes jugements [...], je me formai une morale par provision... »²¹

La traduction, du point de vue de ce traductologue contemporain, est une opération mentale essentiellement binaire. Elle comporte deux phases : une phase (I) de *lecture-interprétation* et une phase (II) de *réexpression (rewording)*, c'est-à-dire en l'occurrence de réécriture, l'articulation entre les deux étant assurée par ce qu'il appelle le *salto*

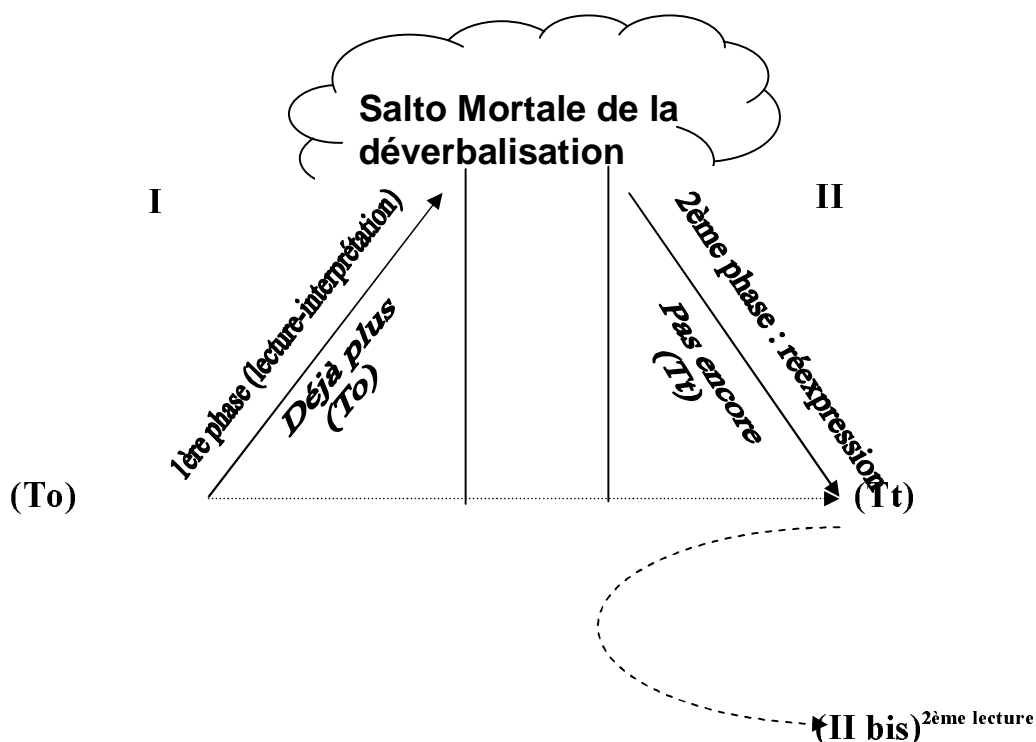
¹⁹ J.-R. LADMIRAL, *Approches en théorie...*

²⁰ Cf. chapitre II de la présente étude.

²¹ Descartes, cité par J.-R. LADMIRAL, *Traductologiques*.

mortale de la déverbalisation. A quoi il ajoute deux compléments : d'une part, éventuellement, une phase zéro de documentation préalable ; et d'autre part deux quasi-phase de *relectures* (II bis) et (II ter), la première tendant à optimiser la rédaction du texte-cible (II bis) et la seconde visant à s'assurer qu'on n'a pas, entre temps, perdu le contact synonymique avec le texte-source (II ter)²².

Schéma Salto Mortale de la déverbalisation²³



Mais, entre ces deux phases du processus il voit un *tertium quid*, faisant passer le message du niveau verbo-linguistique de la langue-source au niveau logico-cognitif. Ce passage entre la première et la deuxième phase est considéré comme un moment de grande tension psychologique où le traducteur met en jeu

²² J.-R. LADMIRAL, *Approches en théorie...*

²³ Ce schéma est repris du séminaire de J.-R. LADMIRAL sur la « Philosophie de la traduction » que nous avons suivis pendant le premier semestre de l'année scolaire 2000-2001 à l'Université de Paris X-Nanterre.

l'alchimie mentale d'une dialectique mémorielle délicate, aux termes de laquelle il lui faut à la fois oublier les signifiants de la langue-source, les laisser tomber, et retenir les signifiés ou, plus précisément le sens du message pour le réincarner dans les signifiants à venir de la langue-cible.

C'est le fameux *salto mortale* de la déverbalisation admiraliennne qui a fait flores. C'est un moment, pour ainsi dire, dramatique qui provoque un certain nombre de problèmes psychologiques.

L'ambition de ce discours théorique n'est pas (ou, pas encore) un discours scientifique sur la traduction, mais de « bricoler » un ensemble de concepts et de principes qui soient de nature à anticiper et à faciliter la pratique traduisante. Ce discours qui se veut « facilitateur » se concentre sur une "psychologie de la traduction" (cf. deuxième partie, chapitre II du présent travail). Mais, quel genre de psychologie? « [...] la psychologie dont il s'agit n'est pas, en l'occurrence, la psychologie cognitive, la psychologie de l'intelligence comme compétence spécifique, ni même la psycholinguistique comme sous-discipline plus ou moins technique; ce sera une psychologie plus globale, une psychologie de la personnalité, comme peut l'être la psychanalyse, par exemple ». ²⁴

Ce que l'on peut attendre aujourd'hui de cette traductologie, c'est qu'elle nous donne des moyens conceptuels de penser notre propre pratique traduisante. La traductologie productive est une traductologie de réflexion sur les contradictions de la pratique. La psychologie inhérente à ce discours productif essaye, par le moyen de verbalisation, d'aider le traducteur à connaître les différents problèmes qu'il rencontre sur son chemin et à les « étiqueter ». Ce « champ traductologique » est comme le « champ psychanalytique » freudien où la verbalisation des problèmes du patient l'aide à surmonter ses complexes. « [...] le premier bénéfice de la verbalisation traductologique résidera en un étiquetage des difficultés de traduction rencontrées au fur et à mesure et, surtout, des solutions qu'on y aura apportées au coup par coup: de façon qu'on puisse engranger et capitaliser les bonnes solutions, les

²⁴ J.-R. LADMIRAL, *Traductologiques*.

bonheurs de traduction qui nous sont venus sous la plume (ou sous les touches du clavier...), pour en reproduire l'équivalent à l'avenir; et puis, bien sûr, pour éliminer les mauvaises et en inhiber la répétition ultérieure, grâce à une meilleure connaissance de soi, de sa propre idiosyncrasie du traducteur, c'est-à-dire de ses défauts, de ses tics, etc. »²⁵

La verbalisation a donc deux fonctions principales. D'abord un étiquetage qui permet de nommer les expériences et de les reproduire d'une façon sélective, qui permet de sommer des expériences ponctuelles de difficultés de traduction et de les reproduire. Ensuite, un travail plus psychologique qui consiste à mettre à distance et à objectiver les difficultés dans lesquelles se trouve le traducteur et donc à reprendre sa liberté communicationnelle et reconquérir ses ressources expressives.

J.-R. Ladmiral développe une traductologie dont la théorie de la traduction est le cœur et à laquelle elle tend à s'identifier, par synecdoque. Il appelle cette traductologie, la « traductologie d'aujourd'hui ».

5.4. La traductologie inductive : La « traductologie de demain », quatrième discours sur la traduction que distingue J.-R. Lamiral, sera une « traductologie scientifique » ou « inductive ». Cette traductologie ira plutôt du côté de la psychologie cognitive que de la linguistique. Elle aura pour objet d'étudier le fonctionnement mental du traducteur. Il s'agit donc, dans une démarche opposée à celle de la traductologie descriptive qui étudie *en amont* la pratique traduisante, d'étudier la traduction en train de se faire. C'est la traductologie de demain, parce qu'il reste beaucoup à faire, plus précisément, l'essentiel reste à faire. C'est le comportement de l'interprète qui sera moins difficile à étudier, car on peut procéder à des enregistrements audio et vidéo. Toutefois, les apports de la révolution technologique constituant les caméras qui permettent de voir le cerveau en action, les progrès de l'imagerie cérébrale et de neuroimagerie sont en train d'ouvrir de nouveaux horizons.

²⁵ J.-R. Ladmiral, *Traductologiques*.

La traductologie de demain, définie par J.-R. Ladmiral en 1987, sera rebaptisée douze ans plus tard, lors d'un colloque à Beyrouth « la traductologie d'après-demain ». En effet, l'état des recherches aujourd'hui dans ce domaine ne lui permet pas d'espérer qu'une telle traductologie puisse voir le jour dans l'avenir très proche, et ceci sans ignorer des recherches effectuées à Parsi, à Genève, à Bochum et à Nanterre même, par J.-R. Ladmiral. Au moins, les résultats de ces recherches ne seront pas appliqués dans la pédagogie de la traduction.

L'auteur insiste sur le fait qu'il ne faut pas attendre « des recettes-miracles » de la traductologie scientifique. Il y a le risque de tomber dans la même illusion qui était naguère à l'arrière-plan de la traduction automatique (TA), aujourd'hui désillusionnée et devenue traduction assistée par ordinateur (TAO).

Le regard que porte Ladmiral sur ces discours n'est pas celui d'un historien, mais d'un philosophe. L'historien tente de chercher une sorte de classification des événements en les situant dans un cadre spatio-temporel précis. Le philosophe, lui, s'intéresse aux idées et s'efforce de trouver un *continuum* ou des ruptures dans les mouvements de la pensée collective ou individuelle.

Le discours qui est basé sur un empirisme personnel se situe « en amont » de la pratique traduisante. Le traducteur se trouve face à des exemples ponctuels qui lui sont proposés afin d'être employés dans la pratique. Cependant la réalité de la traduction est une pratique personnelle qui ne répond pas aux exigences d'une généralisation théorique.

Le discours descriptif se place à l'autre extrémité de cet axe théorique: il vient « en aval » de la pratique pour l'étudier et pour le décrire. La description de la pratique traduisante se limite, dans la plupart des cas, à l'étude des parties du discours dans les langues source et cible. Ce sont des éléments techniques, voire technicistes, qui sont mis en valeur dans le discours des linguistes. Cette approche comparative prend acte du résultat de certaines opérations de traduction et fait des rapprochements entre items et syntagmes de langues différentes. Ainsi, apporte-elle sa contribution à la linguistique comparative.